

Préface

Disons d'emblée qu'en ce début de ^{xxi}e siècle les positions tenues par Grégory Goasmat peuvent surprendre, voire irriter. Elles ne peuvent en tout cas laisser indifférent si l'on s'intéresse à la question de la surdité en général. L'auteur semble en effet aller à contre-courant de la pensée dominante actuelle dans un tel domaine, tant dans l'espace social saisi dans toutes ses dimensions que chez les chercheurs spécialistes de la question. Sa réflexion se révèle pourtant non seulement intéressante et très solidement argumentée, mais fort pertinente et particulièrement revigorante dans le contexte qui est le nôtre.

Il est question dans cet ouvrage d'un malaise qui est, comme son titre l'indique, en rapport direct avec la question de la langue des signes. Le malaise dont il traite, et sur lequel vient insister l'auteur, se révèle contemporain. La question de la langue des signes, elle, n'apparaît pas tout à fait nouvelle, bien qu'elle prenne aujourd'hui une dimension qui déborde très largement le champ de la surdité. C'est donc elle, la langue des signes, qui tient la scène de bout en bout dans ce travail. Elle ne constitue pourtant pas une réalité évidente. L'appellation elle-même relève du sens commun. Il est d'observation courante que certaines personnes qui n'entendent pas, ou très mal, en viennent à s'exprimer à partir de gestes. Cependant, ce qui participe du sens commun ne vient pas constituer en l'état une réalité homogène d'un point de vue explicatif.

S'agit-il d'abord d'une « langue » ? À partir du moment où des personnes communiquent par le moyen de gestes, M. Tout-le-monde en conclut aussitôt que c'est bien le cas. Il épouse somme toute la définition du dictionnaire qui en fait un système d'expression et de communication commun à un groupe humain, en l'occurrence ici le monde des sourds. Définition encore très large qui ne contribue pas vraiment à rendre compte de ce dont il s'agit d'un point de vue scientifique. Certes, ce qu'on appelle aujourd'hui la langue des signes peut être qualifié, scientifiquement, de langue. Il s'agit de fait d'une réalité qui permet de communiquer dans le cadre d'un groupe socialement défini. Pour autant, on ne saurait la comprendre comme une langue, au sens d'une seule langue, « la » langue des signes, d'emblée universelle. En témoigne le fait qu'un sourd signant venant de Chine, voire des États-Unis, ne comprend pas d'emblée un sourd signant en France, et *vice versa*. Le mythe d'une langue qui serait en dernier lieu naturelle en prend un coup dont elle ne saurait se remettre. La langue des signes participe en réalité de toutes les caractéristiques d'une langue, appréhendée d'un point de vue véritablement explicatif, à savoir d'abord le fait qu'elle est toujours singulière en même temps qu'elle vise contradictoirement à une forme d'universalité. Elle se fait, en tant que langue, réalité sociale, et uniquement sociale, engageant des interlocuteurs participant d'usages communs, relevant en même temps de conditions

sociales définies et affirmant des liens identitaires. Ce dernier point se révèle d'importance aujourd'hui et l'ouvrage de Grégory Goasmat lui confère une large place sur laquelle nous reviendrons.

Toutefois ladite langue des signes n'est pas qu'une langue. Elle ne présente pas que des caractéristiques renvoyant au domaine du social. Comme toute langue, elle doit être investie affectivement, outre le fait qu'elle répond à un usage. Plus exactement, ce qu'on appelle « langue des signes » – et qu'il faudrait dès lors écrire systématiquement en utilisant des guillemets pour bien marquer son hétérogénéité d'un point de vue explicatif – participe d'une autre dimension du langage qui conduit tout homme, quel qu'il soit, à *exprimer* des choses qui lui tiennent à cœur. Les psychanalystes sont là pour témoigner du fait que le langage dont relève de ce point de vue la « langue des signes » est porté par le désir et s'explique donc à partir de processus qui n'ont rien de spécifiquement langagiers, pas plus d'ailleurs que sociaux. Ces processus sont ceux que Freud a essayé de cerner à travers la notion de processus primaires, relevant du registre de l'inconscient. Il faut en l'occurrence vouloir parler, désirer parler la « langue des signes » et l'investir affectivement. Ce ne sont pas les militants de cette langue des signes – dont il est beaucoup question dans cet ouvrage – qui pourront ici contredire un tel point de vue. Leur action témoigne à tout instant de leur engagement, social certes, mais également affectif. Il est encore une autre dimension, cependant, à laquelle renvoie cette fameuse « langue des signes » ; elle nous fait plus précisément entrer dans un autre registre du langage qui a vu se développer dans les dernières décennies nombre de travaux. Il s'agit de ce registre que Jean Gagnepain a proposé d'appeler « grammaticalité ». La *grammaticalité* recouvre le champ de la structuration du son et du sens, de la mise en forme paradigmatique et syntaxique des énoncés permettant au sens strict de dire le monde ou, dans tous les sens du terme cette fois, de le « causer » (et donc aussi non seulement de se le représenter, mais de l'expliquer). La grammaticalité n'est pas à confondre avec la langue ; elle renvoie à cette capacité dont tout homme dispose de par le monde de structurer logiquement son dire par-delà la langue, quoi qu'il en soit par conséquent de l'usage du langage qui va être le sien. À cet égard, la « langue des signes » est intéressante à travailler, puisqu'elle oblige à comprendre qu'il est possible de structurer la représentation à partir d'autre chose que du sonore, en l'occurrence du gestuel¹. Ce qui, de fait, ne pouvait être compris de ceux qui n'étaient pas en mesure – et certains ne le sont toujours pas – de faire la différence entre le verbal (le fait de dire le monde, de le verbaliser) et l'oral².

Enfin, la « langue des signes » relève en même temps que de ces trois premiers registres d'une mise en forme *technique* du langage. Les gestes n'ont à cet égard rien de naturel. Il faut y insister : ils sont techniquement structurés. Autrement dit, ils ne relèvent pas d'une simple gestualité qui supposerait un lien étroit entre un moyen et une fin. Ils sont mis en forme artificiellement au sens plein du terme « artifice » qui renvoie donc à l'art compris comme habileté technique. Chacun de ces gestes vient prendre une valeur, au sens saussurien du terme, qui fait qu'il ne se réduit jamais à

1. Cf. notamment sur ce point le travail de MEURANT Laurence, *Le regard en langue des signes. Anaphore en langue des signes française de Belgique (LSFB) : morphologie, syntaxe, énonciation*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2008.

2. Dès lors que le verbal est ramené à l'oral, le sourd ne pouvant oraliser est situé en dehors de l'humanité. Il l'est d'autant plus si le langage est considéré comme le seul critère de l'humain, ce qu'il n'est pas et que montre bien la théorie de la médiation de Jean Gagnepain.

une seule finalité mais se définit relativement aux autres gestes dans un système dont la complexité échappe aux lois de la nature. On ne peut ici qu'être consterné, sinon révolté, de la naïveté qui consiste à s'imaginer que « le langage des signes » est accessible à certains mammifères dans la mesure où ils sont en mesure de différencier des gestes qui, eux, ne sont pas techniquement produits et participent d'un fonctionnement relevant des lois des sciences de la nature. L'investissement du registre gestuel et une telle assimilation se comprennent, de la part de ces chercheurs, comme une forme de compensation à l'impossible oralisation de ces mammifères – laquelle se résume pour eux à l'articulation et à un lien étroit entre un élément sonore et ce qu'il peut venir désigner de manière immédiate.

L'ouvrage qu'on va lire s'attache avant tout, parmi ces différents registres du langage, à la question de langue, sans pour autant méconnaître l'existence de la grammaticalité, de la technicisation dont participe également l'écriture, ainsi que de l'investissement affectif et pulsionnel. Il attaque toutefois la question de la « langue des signes » à travers un historique très détaillé et documenté qui s'étend sur un long chapitre. L'auteur revisite l'histoire de la langue des signes depuis la fin du xvi^e siècle en insistant sur des points essentiels qui, ou bien n'ont pas été suffisamment soulignés par ses prédécesseurs, ou bien nécessitent aux yeux de l'auteur une analyse originale. Cet historique conduit Grégory Goasmat à critiquer une conception particulièrement répandue, aujourd'hui surtout, de la langue des signes qu'il qualifie à juste titre d'« essentialiste ». Elle consiste à croire et à soutenir que les sourds seraient « naturellement locuteurs » de la langue des signes. L'appel à des processus d'ordre naturel, qu'il s'agisse donc de la langue ou du fait de signer, a en fin de compte la vie dure dans le champ de la surdité ! Nombre de chercheurs contemporains, pensant précisément pouvoir s'appuyer sur l'histoire de la surdité, tendent ainsi à cette conclusion qui clôt d'emblée toute discussion et rend impossible tout recul critique sur la question. Cet historique fait également apparaître que pendant fort longtemps, y compris à l'époque de l'abbé de l'Épée, on ne saurait parler de langue des signes proprement dite. La notion se révèle donc relativement récente. Grégory Goasmat se penche évidemment aussi sur le fameux congrès de Milan, repère essentiel pour les tenants actuels d'une ligne dure de la langue des signes qui récusent toute forme d'oralisation.

Ce qui marque l'époque contemporaine, c'est un déplacement du problème de la surdité et de la langue des signes de manière très focalisée vers le social et l'identitaire, avec les conséquences qui s'ensuivent. On pourrait dire que la question du handicap devient non seulement prégnante, mais exclusive, bien qu'il s'agisse pour les tenants de ce que l'auteur désigne de l'expression de « cause sourde » de refuser précisément de poser le problème en ces termes. De ce point de vue, et l'auteur le rappelle clairement, la question rejoint aujourd'hui celle de quasiment tous les handicaps, avec souvent à la clé, dans des domaines comme l'autisme et les « troubles scolaires », un débat très passionné et parfois bien au-delà de ce à quoi l'on pourrait s'attendre, surtout si l'on vise à produire une réelle analyse. Même si cette « cause sourde » s'inscrit dans la dénégation du handicap, elle n'en demeure pas moins par rapport à lui dans une forme de contre-dépendance et ne permet pas d'en « déconstruire » la notion pour la distinguer notamment de celle de trouble ou de dysfonctionnement qui se trouve presque totalement occultée.

Cette évolution du traitement de la question de la surdité et de la langue des signes est bien évidemment liée à celle, plus large, de la société, ainsi que le montre Grégory Goasmat. Elle s'articule d'abord au fameux « individualisme » auquel on ne cesse aujourd'hui de renvoyer et elle rejoint à cet égard les revendications identitaires et les causes minoritaires en général. L'auteur développe de ce point de vue une analyse qui témoigne d'un réel recul sociologique et pas simplement psychologique. Mais c'est dans le débat qu'il introduit avec les auteurs psychanalystes aujourd'hui dominants, en France du moins, sur cette question de la langue des signes qu'il est le plus intéressant et sans doute le plus questionnant, voire franchement dérangeant au bon sens du terme. Il montre, citations à l'appui, que l'approche que ceux-ci ont de cette question relève d'une approche non seulement naïve mais en dernier lieu naturalisante, ce qui est un comble pour quelqu'un qui s'inscrit dans le champ théorique et pratique de la psychanalyse. Il fallait oser s'inscrire contre un tel courant et G. Goasmat le fait de manière pertinente et convaincante. Son argumentation est d'autant plus intéressante qu'on ne saurait le soupçonner d'ouvrir, ce faisant, un nouveau chapitre du livre noir de la psychanalyse et d'en rajouter sur la critique, souvent virulente – d'autant plus, d'ailleurs, qu'elle n'est pas argumentée –, qui la vise actuellement. Bien au contraire, G. Goasmat est formé, de manière rigoureuse à la psychanalyse et la psychopathologie et, bien que jeune, il n'a pas succombé comme beaucoup aux sirènes – souvent très opportunistes, voire socialement « adaptées », il faut le souligner – du comportementalisme et de la neuropsychologie. Par ailleurs, il est essentiel d'y insister, il ne s'oppose aucunement à la langue des signes, ce qui serait en soi inquiétant ; il critique en revanche la visée hégémonique et l'exclusivisme des tenants de la « cause sourde » lorsqu'ils traitent de la langue des signes.

Là réside le malaise, ou plus exactement sa cause. Malaise qui touche aujourd'hui le sourd, mais également et peut-être surtout, dans un premier temps au moins lorsqu'il s'agit d'enfant, ses parents. Il résulte de l'extrémisme de certains, en l'occurrence ces fameux tenants de la « cause sourde » qui « oublient » au passage – l'auteur le souligne à plusieurs reprises – ce qu'ils doivent à une éducation qui n'était précisément pas exclusivement fondée sur la fameuse langue des signes. Certes, on comprend leur réaction à des pratiques qui revenaient à nier la surdité et la personne derrière le sourd, jusqu'à les pousser hors de l'humanité. Nous n'en sommes cependant plus là, dans nos sociétés occidentales en tout cas, et il y a danger à en prendre l'exact contre-pied. Socialement, la question est en effet loin d'être anodine et c'est en ce sens qu'elle s'inscrit, surtout à propos du handicap, dans le traitement de la différence. En la matière, il existerait deux solutions extrêmes. Ou bien la différence est fortement marquée de telle sorte que la personne concernée ne peut avoir pour seul objectif que d'essayer de se conformer aux usages d'une société qui ne variera pas et qui attend d'elle qu'elle fasse les efforts nécessaires pour qu'elle soit promue citoyenne au même titre que les autres ; ou bien, à l'inverse toute différence se trouve récusée et la société doit revoir ses exigences afin d'admettre en son sein toute personne sans distinction. La seconde position est sans conteste plus généreuse ; elle répond à la fameuse « inclusion » actuellement affirmée par nos sociétés, qui prend la suite d'une « intégration » rapportée bien trop sommairement à la première solution. Elle n'en est pas moins préoccupante, de deux points de vue. D'une part, elle relève avant tout d'un idéal qui, comme tout idéal, est fait pour ne point être atteint, et de l'affirmation de valeurs auxquelles on ne peut que

souscrire mais qui font abstraction des conditions sociales dans lesquelles se trouvent les personnes concernées. De ce point de vue, prétendre que l'inclusion est socialement réalisable constitue un leurre, politiquement réducteur et éthiquement critiquable, dont les sourds notamment feront nécessairement les frais. D'autre part, cette vision inclusive, sans limitation aucune, atteste du « passage d'une conception *solidariste* de la société à une vision *individualiste* qui soutient, notamment, l'idéologie néolibérale et les pratiques gestionnaires et managériales [...] dont on connaît aujourd'hui les effets dévastateurs³ ». Autrement dit, cette manière contemporaine de traiter de la question de la différence évacue la question de l'altérité alors même qu'elle ne cesse d'en revendiquer la prise en compte⁴. Ce faisant, elle traite d'individus coupés de leurs conditions sociales d'existence et méconnaît les processus qui sont au fondement de tout lien social. Elle vient, en dernier lieu, menacer la cohésion sociale.

Le malaise qu'évoque Grégory Goasmat ne se résume cependant pas à cette évolution sociale générale dont il a parfaitement saisi les tenants et les aboutissants. Il touche, et c'est pour lui le plus important, à la question même de la subjectivation de la personne sourde profonde. Celle-ci se trouve aujourd'hui mise en cause par la médicalisation qui s'appuie sur les dernières avancées de la technique, notamment autour des implants cochléaires, mais également en ce qui concerne la démarche de dépistage. Sur ce point, l'auteur rejoint pour une bonne part les critiques des partisans de la « cause sourde ». Cette médicalisation oblitère en fait les effets profonds de l'annonce du diagnostic et méconnaît les processus en œuvre entre le parent et le très jeune enfant, processus que l'ouvrage travaille finement. Le fait de tout ramener à un point de vue médical entretient par ailleurs les parents dans une illusion de réparation qui a également des effets pervers sur la construction psychique de l'enfant et qui ne sera pas sans conséquences chez le parent, ne serait-ce qu'à partir de la déception qui ne manquera pas de survenir à plus ou moins long terme. C'est toute l'interaction enfant – parent qui se trouve ainsi menacée, question que Grégory Goasmat avait déjà travaillée dans le détail dans un premier ouvrage⁵.

La question de la subjectivation de la personne sourde et du malaise qui la guette se trouve encore travaillée par Grégory Goasmat à partir de la problématique de la langue maternelle (voire de ce que Lacan désigne comme étant « lalangue »). Cette problématique se révèle bien plus complexe qu'elle ne le paraît de prime abord, surtout dans le cas de la surdité profonde. Il est essentiel de s'interroger sur ce que recouvre cette expression de « langue maternelle » et de mettre à jour les processus qu'elle engage. Il y va du statut même de l'enfant, envisagé ici d'un point de vue non pas politique, mais anthropologique, point de vue que l'orientation « individualiste » évoquée ci-dessus tend à « forclure » d'emblée. L'enfant sourd, au même titre que n'importe quel enfant, se trouve dans une situation particulière dans la mesure où il s'inscrit totalement dans l'histoire de ceux qui l'éduquent et donc d'abord, ordinairement, de ses parents. L'auteur rappelle à quel point l'enfant n'est pas en mesure de prendre une quelconque distance par rapport à ce dont il vient s'imprégner, à partir de ce qu'ils lui proposent.

3. DARTIGUENAVE Jean-Yves, « De l'intégration à l'inclusion : un changement de paradigme », *Espace social*, mars 2017, p. 35.

4. Cf. Marcel GAUCHET traitant de « l'identité des différences » dans le cadre plus général de « l'ethnocentrisme égalitaire » (*La démocratie contre elle-même*, Paris, Gallimard, 2002, p. 372-374).

5. GOASMAT Grégory, *L'intégration sociale du sujet auditif. Enjeux éducatifs et balises cliniques*, Paris, L'Harmattan, coll. « Travail du social », 2008.

La langue est dite « maternelle » dans la mesure où elle s'impose à lui, sachant que de son côté il la vit comme étant la seule possible, sur le mode donc de l'universalité. Autrement dit, il n'est pas en mesure de la relativiser, pas plus qu'il ne peut introduire du relatif dans l'ensemble des usages dont à travers ses éducateurs il participe. Il faudra pour cela attendre l'entrée dans la période d'adolescence, ce qui soulève d'autres questions. Or, dans le cas de la surdité profonde, les parents risquent déjà de se trouver dessaisis de leur position de garants de ce registre du « maternel » du fait de la difficulté de l'enfant à s'imprégner de leur langue. Si par la suite, il ne leur est possible d'échanger avec lui qu'à travers la seule langue des signes, le malaise qu'ils vivront ne pourra que s'accroître et les conséquences sur l'enfant seront patentées eu égard aux processus d'interaction rappelés ci-dessus.

Au-delà de cette question de la langue maternelle, Grégory Goasmat s'interroge sur les conséquences d'une politique du « tout langue des signes », telle que visent à la promouvoir les militants de la cause sourde, sur l'apprentissage de la lecture. En effet, celle-ci porte nécessairement sur la langue en usage dans la société dans laquelle vient s'insérer l'enfant sourd. Et la langue emporte avec elle une manière particulière de penser et donc de s'inscrire dans le social. Il est fondamental, à cet égard, de rappeler qu'elle ne se réduit pas à une affaire de mots et de phonèmes. En conséquence, le problème des répercussions d'un tel exclusivisme, évacuant donc toute trace d'oralisme, ne peut être éludé, non seulement sur la lecture elle-même mais sur l'intégration sociale en général de l'enfant sourd. En ce qui concerne la lecture elle-même, nous en savons sans doute trop peu sur les processus que requiert son apprentissage pour prétendre aujourd'hui que la question soit réglée. La mode actuelle qui voudrait nous faire croire que le problème de la lecture se trouve, sinon résolu, du moins en voie de l'être, à partir des travaux des neurosciences, n'est pas sur ce point pour nous aider. Elle laisse en effet entière la question des mécanismes sous-jacents proprement humains (et pas simplement cérébraux) qui interviennent dans le fait de lire et du coup des méthodes pédagogiques à déployer.

En résumé, l'ouvrage que nous propose Grégory Goasmat s'inscrit dans une réflexion qui se situe bien au-delà d'une simple réaction à une conception déficitaire de la surdité qui a prévalu jusqu'il y a encore quelques décennies. Pour autant, l'auteur n'oublie pas que si une telle conception est aujourd'hui socialement et surtout épistémologiquement dépassée, elle n'en perdure pas moins implicitement, voire explicitement, à travers la très forte médicalisation que connaît de nos jours la question de la surdité. La naturalisation et la réduction du langage à l'oral à laquelle procède cette approche médicale la conduisent à saisir le sourd comme présentant encore une intelligence réduite en vertu de l'équation qui fait du langage la spécificité de l'homme et donc le fondement même de sa Raison. Par réaction à cette conception déficitaire de la surdité, intimement liée pour ses détracteurs à l'oralisation, le débat contemporain s'est orienté vers la question quasi exclusive de l'identité sourde. Avec à la clé un refus, de la part des militants les plus engagés, de toute forme d'oralisme, refus qui n'a pas été sans séduire nombre d'auteurs contemporains, notamment dans le champ d'une certaine psychanalyse. À l'ancienne naturalisation de la surdité est venue dès lors se substituer, sous le couvert d'une approche culturaliste et donc de la revendication d'une « culture sourde », une autre forme de naturalisation qui n'est pas sans surprendre. Cette approche méconnaît en effet les processus proprement humains en

jeu dans le langage, dans la communication et dans ce qui fonde véritablement le lien social. Le travail de Grégory Goasmat a le mérite de nous mettre en garde contre cette nouvelle forme de réduction, tout aussi pernicieuse que la précédente, et surtout de nous ouvrir, dans la suite de son premier ouvrage, le chemin d'une réflexion proposant des perspectives originales sur la question de la surdité. Cet ouvrage devrait donc faire date. Quoi qu'il en soit, il intéressera dans l'immédiat tous ceux qui ont affaire d'une manière ou d'une autre à cette question.

Jean-Claude QUENTEL

Professeur émérite en sciences humaines de l'université de Rennes 2

